

**Julia Holter**  
Université de Washington

« Mon mode de résistance s'appelle  
poésie ». Pensée écopoétique  
de Michel Deguy

**M**algré l'engagement de Michel Deguy autour de thèmes plutôt en vogue (l'écologie et le déclin culturel), sa pensée reste assez peu connue du public nord-américain<sup>1</sup>. Sa poésie, quant à elle, est encore peu traduite en anglais<sup>2</sup>, et ceci en dépit de la place importante qu'occupe Deguy dans le paysage

---

1. Citons toutefois le travail d'Adélaïde Russo, notamment son projet de recherche *The Perspicacity of Michel Deguy: Poetry and Moral Paradox*, ainsi que ses articles : « Donner lieu : dialogue de circonstance : Gleize/Rimbaud/Deguy », dans *Contemporary French and Francophone Studies: Sites*, vol. 11, n° 4 (October 2007), p. 463-473; « “La Poésie limitrophe” : Michel Deguy's Gisants », dans *Special Issue of Dalhousie French Studies « De Duras et Robbe-Grillet à Cixous et Deguy »*, Michael Bishop [dir.], n° 17 (Fall-Winter 1989), p. 117-134; « Penser l'exception selon Michel Deguy », dans *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 14, n° 3 (2010), p. 279-287.

2. Signalons la traduction de Clayton Eshleman, *Given Giving: Selected Poems of Michel Deguy*, Berkeley, University of California Press, 1984, 144 p.

poétique contemporain francophone, au milieu des plus grands, tels Yves Bonnefoy ou Philippe Jaccottet. Parmi les critiques qui se sont intéressés à la dimension écopoétique de l'œuvre de Michel Deguy figure Marielle Macé, dont un article dans la revue *Critique* intitulé « Écopoésie » développe une réflexion profonde, d'une grande acuité, sur cette thématique et en souligne les enjeux principaux<sup>3</sup>.

Or, pris isolément, le terme d'« écopoésie » semble faire l'économie de la préoccupation noétique, centrale pour Deguy, autant philosophe que poète. Il nous semble important de réfléchir ici à la façon dont les trois domaines qui lui sont chers, la poésie, la philosophie et l'écologie, fonctionnent ensemble, s'entrecroisent et se complètent, au sein d'une véritable *pensée écopoétique*. Toutefois, nous n'entendons pas figer ou fixer cette pensée, car elle se poursuit et nous attendons la parution des *Écologiques II* et de *Théorèmes*, deux ouvrages aujourd'hui en préparation, pour savoir comment elle va évoluer.

L'axe écologique (*La Fin dans le monde* (2009), *N'était le cœur* (2011) et *Écologiques* (2012)) présente le développement le plus récent, même si la réflexion écologique traverse déjà les œuvres précédentes dans lesquelles la philosophie et la poésie se trouvent déjà articulées. Ces deux approches restent fondamentales; Deguy prend soin de réitérer leur articulation dans les ouvrages écologiques récents. Ainsi, selon *La Fin dans le monde*, à l'intérieur de ce qu'il appelle « Philopoésie<sup>4</sup> », la philosophie et la poésie, ces deux arts du langage, divergent à partir de leur centre commun historique et affectif, à savoir le *logos*, compris comme l'amour et le désir de nommer et de saisir ce qui existe, ce qu'il y a. Si la philosophie démontre, généralise, procède par exemples (soit en les acceptant, soit en les réfutant), la poésie, cet « empirisme perçant », montre

---

3. Marielle Macé, « Ecopoésie [Michel Deguy, *Écologiques*, *La Fin dans le monde*] », *Critique*, Paris, n° 68, 2012, p. 754-765.

4. Michel Deguy, *La Fin dans le monde*, Paris, Hermann, 2009, p. 202. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *FM*.

(« c'est comme ça »), et montre l'exemple (*FM*, p. 202). Le poème, quant à lui, ne définit pas, mais il *fait voir*, cristallisant « sa pensée » *sur le coup*. Procédant métonymiquement, il montre le « tout » à travers le particulier, l'exemple « monte au paradigme », tout en prolongeant à l'infini son énigme<sup>5</sup>.

Pour le poète, cette vision « paradigmatique » est une hygiène de vie, un mode d'habitation<sup>6</sup>. Avec l'écologie, qui veut dire *logie* de *oikos*, une *logie* de l'habitable, l'habitation poétique reçoit chez Deguy une urgence nouvelle, son vecteur plus radical.

En effet, au fil des années, l'écologie est venue s'ajouter tout naturellement chez lui à une pensée poétique déjà combattante, illustrée par des thèmes apocalyptiques tels que la sortie du *logos* (une métamorphose du *logos* en *logiciel* et la banalisation de la langue comme un médium parmi les autres, voire au service des autres, plus puissants que lui : image publicitaire, photographie, expression corporelle), l'homonymie (l'effacement de la différence entre ces concepts homonymes où le même nom se trouve attribué à des concepts qui ne sont plus les mêmes : le mot « image », par exemple, désigne à la fois une représentation religieuse des siècles lointains, c'est-à-dire *image rare*, et la photo publicitaire, *image de marque*, multipliée en milliards d'exemplaires) et, bien sûr, le *culturel*<sup>7</sup> (la conceptualisation du remplacement de la culture authentique défunte par une culture *light*, l'art que l'on cache sous l'étiquette du patrimoine national, que l'on « encage » dans les musées comme des animaux sauvages dans les parcs zoologiques). Ainsi, « dans l'écologie, on peut entendre l'étymologie, le *colere* latin, celui de

5. Michel Deguy, *Écologiques*, Paris, Hermann, 2012, p. 185. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention É.

6. Voir Jean-Claude Pinson, *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine*, Seyssel, Champ Vallon, 1995, 279 p.

7. Voir notamment son pamphlet consacré à la question du culturel intitulé *L'État de la désunion. Que dire à l'Unesco*, Paris, Galaade Éditions, 2010, 40 p.

l'agricole, celui du culte et de la culture, que son devenir *culturel* a entièrement vampirisé dans l'homonymie » (*É*, p. 103).

Pour Deguy, c'est la poésie qui *fait voir*. Elle signale le danger de ces mutations en cours, fonctionnant par les hypallages clairvoyantes, qui sont comme les « voyants », indicateurs lumineux qui se mettent au rouge. L'écologie s'avère « affine<sup>8</sup> » à la poésie par cette même qualité d'être clairvoyante. Les deux assument ensemble la responsabilité politique d'un combat contre la mondialisation et contre la croissance économique, en contre-point de l'écologisme des partis politiques.

Deguy aimerait que l'écologie cultive davantage l'attachement à sa maison, l'habitation terrestre — dont le *logos* fait partie intégrante —, mais constate qu'il est trop tard pour l'espérer; l'homme disparaîtra, comme ont déjà disparu les Inuits et les Indiens :

l'omelette de la mondialisation ne se fait pas sans casser les œufs ici et là, Grand Nord, Amazonie, tribus indiennes, quel dommage! Mais ne généralisons pas, dit la Gouvernance. Or non seulement il s'agit de généraliser, mais plus proprement encore, d'y voir ce qui est montré : la dissolution de l'humain, de ce qui fut la vie des hommes. La mort des Inuits montre ce qui se passe partout, sous une forme ou sous une autre. Nul n'est épargné. [...] Vous ne croyez pas à une mutation « sans précédent »? Tant pis; tant pis pour vous — et pour nous (*FM*, p. 27).

Le poète voit la mondialisation comme une mauvaise soupe à laquelle « la *terre* se refuse » en retirant ses banquises (*FM*, p. 29) et en se vengeant par des tsunamis et des éruptions : « Il est plus clair qu'un jour de mars / Que la terre tectonique, la vieille réfractaire / Se rétracte et vomit notre cuisine nucléaire » (*É*, p. 7). La terre secoue ce monde qui continue à « mondialiser », contre vents et marées (noires). La terre ravage son monde qui ravage la

---

8. L'adjectif « affine » désigne en science la ressemblance sans qu'il y ait nécessairement des liens de parenté (*É*, p. 103).

terre. Pour Deguy-philosophe, ce combat entre la terre et le monde est un sujet tout autant poétique que philosophique, à consonance heideggérienne. Le mot *écologie* contient la « logie », ce même *logos* partagé par la poésie et la philosophie, les deux étant les fruits de l'imagination *logique* (*FM*, p. 29). L'imagination *logique* poétique prête à l'écologie son trait intuitif, alarmant, parce que l'imagination est sensible à ce qu'elle voit (à savoir ces *voyants* passés au rouge).

Son mauvais double est une *imagerie* aveuglante (publicité, marketing) propagée par la mondialisation. Relisant Kant et Heidegger, Deguy interroge le paradigme inédit de cette mondialisation, du *géocide* en cours. Si l'on considère la phrase de Heidegger : « Il ne s'agit pas principalement de l'homme », pour Deguy, il ne s'agira plus jamais de l'être, mais de la technique et de la dévastation (*É*, p. 23). L'écologie — radicale, indispensable — est donc la « bifurcation destinale » (*É*, p. 105); l'engagement nécessite une « écologie radicale », au sens où l'ultimatum qu'elle pose dépasse largement le simple environnement (*Umwelt*) et la pensée « débile » du *care* (*É*, p. 210), s'appliquant à la mutation de la condition humaine en phase terminale. Son but est d'aller au fond, aux racines de la question, ce que lui permet sa démarche *philopoétique*<sup>9</sup>. Même si dans les livres *La Fin dans le monde* et *Écologiques*, la pensée ne se fait plus en poème, mais en prose, son caractère fragmentaire et empirique, qui prête également très grande attention au style (métaphores, néologismes, oxymores) nous permet de suggérer qu'il s'agit d'un espace également poétique où la prose permet d'explicitier ou de compléter les « choses de choses » de la poésie et ses intuitions.

Face à ce que j'appelle tout le dispositif d'*extraterrestation*<sup>10</sup>, par lequel l'homme tend à s'éloigner de la condition

9. Deguy n'est pas un philosophe classique. Son mode d'exposition n'est pas l'enchaînement des raisons mais la logique associative propre au *poétique* : il pratique le fragment, le jeu de mots, la néologie, renouvelant le langage dans une conscience constante des sonorités et des étymologies verbales.

10. L'écologie deguienne proteste contre « l'extraterrestation » qui veut dire le manque d'attachement à l'habitation terrestre. (On retrouvera le mot « attachement » dans la définition de l'écologie chez Bruno Latour.)

humaine — en prolongeant la vie indéfiniment ou en renonçant à la diversité des langues, je réagis, j'essaie de tenir. C'est cela que veut dire l'attachement [...] : tenir à la condition terrestre, rester attaché à la beauté, à la poésie<sup>11</sup>.

Deguy *réagit*, en figures et en métaphores, à la menace de disparition de l'*habitus* commun. Il pense, en poème et en prose (car « une poétique est une pensée<sup>12</sup> »), des stratégies de survivance à l'époque du « capitalisme culturel ». Avec le titre de cet article, prélevé dans le livre *La Fin dans le monde*, « Mon mode de résistance s'appelle poésie » (*FM*, p. 46), nous avons voulu amorcer la réflexion sur certains moyens poétiques de résistance contre la dévastation du monde et de la culture par la technoscience. Afin de suspendre le soupçon et le pessimisme qui accompagnent inévitablement une telle réflexion, il nous a fallu nous demander si, selon Deguy, la poésie pourrait réellement « être *transformatrice*, aider à l'invention de *transcendance* moderne » (*FM*, p. 101), autrement dit changer véritablement les choses.

## Poète face à la fin dans le monde

Que fait le poète face à l'inquiétante réalité et au devenir du monde? Sensible aux formes dans la poésie comme dans la vie, y compris les formes des mutations en cours, il en prend la charge. Il pense en poème, pense avec le « comme » et le « comme si » permettant à « la raison poétique » de rapprocher les choses et de les dire autrement. Il peut ainsi « sauver les phénomènes » en ralentissant leur engouffrement par le culturel, cette culture devenue spectacle et image publicitaire. Il pratique la *palinodie*, ou la sauvegarde des pépites (*reliques*) de la culture authentique, non pas en les enfermant dans le patrimoine historique, mais par un mouvement *catachronique*, c'est-à-dire par une action visant à les « tirer » jusqu'à

---

11. Entretien avec Julia Holter, « À propos des *Écologiques* de Michel Deguy », *French Forum*, University of Nebraska Press, vol. 38, n<sup>os</sup> 1-2, 2013, p. 159-172.

12. Michel Deguy, *La Pietà Baudelaire*, Paris, Belin, 2012, p. 116.

nous, à réemployer les citations et les phénomènes anciens, en les transposant à notre temps. Il s'agit de perpétuer le bel usage de la langue, la poésie, activité qui, depuis des millénaires, faisait partie du mode de vie authentique de l'humanité. « L'œuvre baudelairien, poème et pensivité, comment le faire servir à notre usage? », demande Deguy<sup>13</sup>. Par la reprise de cette question aujourd'hui, par le transfert des vers baudelairiens, par l'ajout de « ses théorèmes à nos anxiétés<sup>14</sup> » du XXI<sup>e</sup> siècle :

- « Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse<sup>15</sup>? »
- « Le monde va finir<sup>16</sup> »; « le monde est devenu inhabitable<sup>17</sup> ».

En faisant pénétrer, percoler dans le tissu de sa poésie des vers de Hölderlin et de Baudelaire, Deguy fait resurgir ce versant constant et non variable de l'art qui rend cet art infaillible, atemporel (par exemple, ces vers de Baudelaire qui traduisent aujourd'hui notre anxiété écologique). D'autres vers lui semblent mal vieillir et perdre leur pertinence, comme certains propos romantiques de Hölderlin : « Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve » ou « poétiquement l'homme habite le monde<sup>18</sup> » — parce que « le monde est devenu inhabitable ».

Face à l'irréversible, le poète adopte donc plusieurs stratégies de résistance : d'une part, il peut jouir de son essence en tant qu'être

13. *Ibid.*, p. 21.

14. *Ibid.*, p. 22.

15. Charles Baudelaire, « La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse », *Les fleurs du mal*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1961, p. 95.

16. Charles Baudelaire, « Fusées, XV », *Journaux intimes*, dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 1262.

17. Charles Baudelaire, « Pauvre Belgique », *Sur la Belgique*, dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 1319 (le passage se lit en fait « le monde est devenu pour moi inhabitable »).

18. Invité le 17 novembre dans l'émission de Raphaël Enthoven, Michel Serres fait usage des mêmes citations de Hölderlin pour illustrer la volonté croissante de changement qu'il croit être proportionnelle à l'augmentation du risque écologique.

parlant, parlant dans sa langue, mais aussi donnant à entendre cette langue en tant qu'elle est belle; d'autre part, il peut s'ouvrir aux choses dans le monde de telle façon que son ouverture au monde soit plus grande et plus profonde, parce qu'il a accès non seulement aux choses perceptibles, avec des contours délimités, mais aussi à ce que Deguy appelle « les choses de choses », comme les merveilleux nuages de Baudelaire, ces nuages matériels qui se transforment en « nuages de nuages », nuages littéraires, sans référent. Il s'agit d'une opération poétique qui, grâce aux tropes, au pouvoir lexical, syntaxique et métaphorique de la langue, permet de métamorphoser les choses, d'une *élévation* baudelairienne (nous y reviendrons) qui *transperce* en quelque sorte l'impossible, s'élevant pour passer de « l'autre côté », vers les solutions qui jusqu'ici restaient inconnues.

## Contrat écopoétique

Stéphanie Posthumus, qui traduit depuis plusieurs années la thématique environnementale de la littérature française en termes écocritiques nord-américains, a déjà souligné l'importance capitale du style et de la métaphore dans la pensée écologique de Michel Serres. En reprenant cette question de l'importance du style, je me permets d'établir, avec toutes les précautions d'usage, un parallèle entre le *contrat social* de Jean-Jacques Rousseau, le *contrat naturel*<sup>19</sup> de Michel Serres, autre philosophe de la nature, et l'écopoésie de Michel Deguy. Chez ces trois auteurs, on discerne, me semble-t-il, une même tradition rhétorique mitoyenne de l'éthique, celle d'accuser l'homme pour attirer son attention, pour le séduire afin de réveiller sa conscience, si on veut parler comme Jean Starobinski dans *Accuser et séduire*, livre récent où le critique présente Rousseau comme un prédicateur du changement moral qui accuse le mal pour mieux séduire avec le remède<sup>20</sup>.

---

19. Michel Serres, *Le contrat naturel*, Paris, Flammarion, 1992, 191 p.

20. Jean Starobinski, *Accuser et séduire : essais sur Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Gallimard, 2012, 336 p.

Il semble évident que sonner l'alarme sur la condition du monde ne se fera pas sans interpellation et ni éloquence. Dans un tel discours, la prérogative du style ne se présente pas comme une décoration esthétique superflue (obsolète), mais comme un témoignage de la poétique et de l'usage de la langue maternelle comme pratiques fondamentales de l'homme. Le style est inséparable du contenu moral et politique des discours éthiques.

Chez les trois penseurs, l'accusation, implicite et explicite, porte sur les hommes en société (Rousseau) devenus, à l'époque de la société du spectacle (Guy Debord), parasites (Serres), téléspectateurs et *extraterrestres*<sup>21</sup> (Deguy). Il s'agit donc d'accuser l'Homme sempiternellement coupable de la corruption morale, mais aussi de le séduire en lui faisant croire à un changement possible de son cœur<sup>22</sup>, pour reprendre une formule de Deguy. C'est que Rousseau, Deguy, Serres, et bien d'autres, plaident au fond toujours la même cause, écrivent en réaction au même fléau, à savoir le fait qu'à un âge poétique, où régnaient l'imagination et le goût pour les lettres, a succédé un âge de la science calculatrice, du cartésianisme et du raisonnement utilitaire. Ce changement de paradigme nous conduit à la sortie hors du *logos*; hors de la condition humaine (Deguy).

21. Chez Deguy, l'Homme qui se détache de la terre devient « extraterrestre ». On trouvera le même propos chez Michel Serres : l'Homme « ne vit plus en compagnie des vivants, n'habite plus la même Terre, n'a donc plus le même rapport au monde. Il ou elle ne voit que la nature arcadienne des vacances, du loisir ou du tourisme » dit-il dans son discours du 1<sup>er</sup> mars 2011 en séance solennelle de l'Académie Française sur le thème « Les nouveaux défis de l'éducation » (Michel Serres, « Petite Poucette. Les nouveaux défis de l'éducation », <http://www.academie-francaise.fr/petite-poucette-les-nouveaux-defis-de-leducation> (7 avril 2014)). Il y dit adieu aux pratiques géorgiques : « En 2010, la France, comme les pays analogues au nôtre, ne compte plus qu'un pour cent de paysans. Sans doute faut-il voir là une des plus immenses ruptures de l'histoire, depuis le néolithique. Jadis référée aux pratiques géorgiques, la culture change. » Deguy, quant à lui, dit adieu aux *Géorgiques* de Virgile : « Les *Géorgiques* et les *Bucoliques* sont encore sur notre chevet de vieux lettrés? Peut-être. Mais ce que réclame l'imminente "fin dans le monde" c'est des *Écologiques* ». (*É*, p. 208)

22. Voir dans le poème « Magnitude » cité supra : « Il faut changer [...] le cœur qui sombre/en cœur de sauveteur nippon » (*É*, p. 7).

Le poème « Magnitude » est un message de Cassandre à cette humanité qui vient de survivre à Fukushima, mais comme à l'avant-dernière syllabe de son récit terrestre :

À l'échelle des magnitudes  
La pénultième a frappé  
Une fois encore au Soleil levant

Non! « Là où croît le danger »...  
...Ne croît pas ce qui sauve  
Mais la perte (É, p. 7)

Le vers de Hölderlin (« Là où croît le danger »...) est le point divergent des deux philosophes au même prénom, nés la même année, soit en 1930. Michel Deguy, à propos de Michel Serres, évoque le « grand leibnizien » qui « hérite du Maître de la Raison suffisante le profond optimisme ». Il lui reproche son optimisme aveugle à l'irréversibilité du mal fait et sa foi dans le retour de « l'ancien paysage » revêtu « du manteau d'Arlequin paysan-écologiste », autrement dit dans un retour à l'esprit des *Géorgiques* de Virgile (ou des géorgiques originaires, ces « travailleurs de la terre »).

Toutefois, au fil des vers de « Magnitude », le pessimisme foncier de Deguy s'atténue au moment de réclamer le changement de notre *séjour* terrien et le retour de notre cœur sur terre. Dans leur esprit, ces vers rejoignent pour un instant l'espérance de Michel Serres : « Il faut changer / Éole en éolienne / Hélios en panneaux / Et le cœur qui sombre / En cœur de sauveteur nippon » (É, p. 7). Deguy semble poser cet impératif presque malgré lui, puisque les moyens suggérés du sauvetage (éoliennes, panneaux solaires) font partie de ceux « volés » aux dieux (Éole, Hélios... Hermès) et servent à l'homme pour se mettre à leur place. Le seul moyen pour ainsi dire « propre », qui ne soit pas compromis dans l'ambition d'accéder au pouvoir, reste la marginale poésie, le poétique et la métaphore.

« Pour Serres », écrit Stéphanie Posthumus, « le style est ce qui permet de créer du nouveau<sup>23</sup> ». De fait, pour Serres comme

---

23. Stéphanie Posthumus, « Vers une écocritique française : le contrat naturel

pour Deguy, la possibilité de créer « du nouveau » reste une source d'énergie inépuisable et une stratégie de combat et de résistance par excellence. Si nous ouvrons *La Pietà Baudelaire*, le dernier livre de Michel Deguy qui contient une version élargie de sa conférence sur Baudelaire donnée au Collège de France, nous y trouverons ce distique baudelairien qui ponctue en leitmotiv le livre : « Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel qu'importe? / Au fond de l'inconnu pour trouver du *nouveau*<sup>24</sup> ». Avec ces vers baudelairiens, le poète contemporain scelle son propre contrat, contrat (éco)poétique, si l'on ose le nommer ainsi, assurant un prolongement de la poétique baudelairienne fidèle à la fois à Dante et à l'apostasie<sup>25</sup>, dans ce distique qui renvoie à la Divine Comédie et au thème deguien de la déposition de la foi. Deguy assume ainsi la responsabilité de « répondre à [l']âme pieuse » de ses semblables, de nous répondre à nous, donc, et à nos questions de non-croyants qui se trouvent face à la dévastation écologique et culturelle. « Plonger [...] au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau » est l'impératif : l'avenir sera poétique, répète-t-il, ou il ne sera pas.

Pour Deguy, « trouver du nouveau » veut dire, nous semble-t-il, aussi bien « renaissance en poésie » qu'« arche de Noé<sup>26</sup> » qui embarquera les figures, ces « comme » et « comme si » des poètes, capables de dire encore la différence entre l'authentique et le toc, au milieu de la confusion ubiquiste entre les deux (l'homonymie). Ces figures sont *comme* ces espèces qui doivent entrer dans l'arche pour

---

de Michel Serres », *Mosaic: a Journal for the Interdisciplinary Study of Literature*, University of Manitoba, vol. 44, n° 2, 2011, p. 89.

24. Charles Baudelaire, « Le voyage », *Les fleurs du mal*, dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 127.

25. Michel Deguy, *La Pietà Baudelaire*, *op. cit.*, p. 11.

26. Pour une analyse plus ample de l'arche salvatrice, voir l'article « Écopoésie » de Marielle Macé qui juge cette image poétique « qui s'avance et s'aggrave » d'un livre à l'autre, capitale pour le programme écopoétique de Deguy. Cette arche est chargée « non des souvenirs mais des forces : des rapports, des pensées, des possibles », bref, de toutes ces figures qui possèdent l'énergie et les capacités du jugement différentiel, à la fois lucides et inédits, qui pourraient changer les choses. (Marielle Macé, *op. cit.*, p. 762.)

rétablir l'habitation terrestre mise aujourd'hui en question. Comment exactement? Quand le poème est réussi, il transcende, sa pensée voit juste dans son « empirisme perçant », trouvant, comme le dit Deguy, « les vérités prises dans les circonstances, qui se risquent sur des augures exemplaires à interpréter ce temps, notre temps<sup>27</sup> ». Or, il s'agit de pratiquer ce mouvement, penser et traduire la multiplicité de cette pensée et des langues, dans la tradition du *translatio studiorum*. « Le mouvement de pensée et la locution qui l'assume » doivent « faire passer de l'autre côté » (*FM*, p. 29), non du côté préconisé ou du côté échappatoire hors de la terre, mais du côté d'une *transcendance* paradoxale qui est « élévation » poétique permettant de rester sur terre, de s'attacher à la terre. Il s'agit pour Deguy de réinventer, de renouveler entièrement la *transcendance*, « un très vieux, très grand mot de l'Occident dans son emploi moderne », non religieux ni métaphysique (*FM*, p. 114). Dans le contexte du « capitalisme culturel » qui s'est propagé partout (*FM*, p. 26), et du *culturel* qui est un « phénomène social total », selon Marcel Mauss, lié à notre économie mondialisée (*É*, p. 104), la réparation viendra selon Deguy d'une *élévation* (titre d'un poème de Baudelaire), au-delà, vers l'emploi, dans la théorie et l'action, de l'imagination, cette « reine des facultés », vers l'engagement radical des « forces imaginantes de notre esprit » (Bachelard). Seul le *logos*, parole-pensée de l'imagination (et non du corps) est capable de transporter, comme dans une arche, d'*élever* au-delà de la cupidité (consommation, « parce que je le vaux bien »), de faire traverser la crête de l'impossible. Quel impossible précisément?

À une époque où même les socialistes continuent à défendre le « pouvoir d'achat » et la croissance, c'est-à-dire l'idée d'aller toujours plus haut dans le développement économique, dans le progrès et dans l'émancipation tout en persévérant dans la conviction « que la technoscience sera plus forte, à coups d'OGM et de nanotechnologies, que toutes les contre-finalités<sup>28</sup> qui ravagent la terre » (*É*, p. 105),

---

27. Michel Deguy, *N'était le cœur*, Paris, Galilée, 2011, quatrième de couverture.

28. Les contre-finalités en philosophie définissent les substances devenant leurs propres fatalités, par exemple des technologies que nous produisons et qui vont nous tuer.

l'écopoésie de Deguy préconise la sortie de la croissance économique et le retour de l'homme « sur terre ».

Une telle formalisation de la pensée écologique semble être requise aujourd'hui dans l'écocritique en quête de chemins pratiques et de désambiguïsations. L'écopoésie paraît capitale pour une pensée écologique autre qu'environnementaliste<sup>29</sup>. Comprise comme praxis et action radicale du *logos*, la poétique évite à cette pensée de rester seulement théorique : « Je dis hominicide, comme on dit génocide ou géocide. Lorsque j'utilise le mot hominicide, je dis l'humanité en tant qu'elle est tueuse d'elle-même, qu'elle est suicidaire<sup>30</sup>. »

La façon de Deguy d'être radical dans les mots consiste à recourir à des expressions néologisantes qui peuvent faire entendre cette radicalité. Cette dernière résiste au langage : les mots sont devenus faibles, hors d'usage. Et c'est pourquoi Deguy aime les modifier avant de les réinjecter dans le circuit. Il aime aussi extrémiser les contraires, *oxymoriser*, comme quand il parle d'« omnipotence paralysée » pour dire que les hommes se mettent dans la position de dieux tout-puissants et qu'en même temps ils sont totalement impotents, ce qui est une autre façon d'être radical par la langue.

Il existe un autre procédé, fondamental, qui est la comparaison, la métaphore poétique — cet *être-comme* qui préserve la différence dans l'être. Comme l'a souligné Stéphanie Posthumus, il est question (chez Serres, comme, je crois bien, chez Deguy) de faire exister une nouvelle réalité du monde par la métaphore : « Dans le meilleur des mondes, cette métaphore transformera notre conception de l'humanité et de la terre<sup>31</sup> ». La radicalité importante de la pensée écopoétique réside dans la non séparation entre la philosophie, la poésie et l'écologie. La discursivité « matérielle » des tropes et des

29. Pour Deguy, l'environnementalisme, le « développement durable » est une sorte de « placebo », une forme « allégée » de la « croissance pérenne et maximale » (*É*, p. 67).

30. Entretien avec Julia Holter, *op.cit.*, p. 166.

31. Stéphanie Posthumus, *op. cit.*, p. 93.

figures désengage la polarisation entre la théorie et la praxis, dans ce que l'on peut appeler avec Jean-Claude Pinson une *poétique*<sup>32</sup>. *Logos/logie/poésie* pense et parle (ne prend pas de photos), c'est-à-dire témoigne d'un attachement à ces rares entités que les êtres parlants ont en commun, à savoir *oikos* et *logos*.

Il existe bel et bien en France une tradition du « J'accuse » dont la pérennité semble se manifester dans la pensée de Michel Deguy. Jean Starobinski, à la fin de son livre *Accuser et séduire*, demande à Jean-Jacques Rousseau « de continuer à nous inquiéter<sup>33</sup> ». Ne faut-il pas aussi écouter Michel Deguy qui continue de nous « inquiéter » en dénonçant toutes les « précautions » politiques et « environnementalistes », des hypocrites « Grenelle de ceci et cela » (*É*, p. 67), en nous rappelant que la fin du monde tel que nous l'avons connu et aimé n'est autre que le résultat de notre propre bêtise, de notre intégrisme et de notre voracité?

---

32. Jean-Claude Pinson, *Poétique*, Seyssel, Champ Vallon, 2013, 336 p.

33. Jean Starobinski, *op. cit.*, p. 305.